

Collection Tr@boules

Spartacus et ses avatars

De la réalité au mythe

De Capoue à Hollywood



Gérard Lucas

Préface de
Claude AZIZA

Spartacus et ses avatars

De la réalité au mythe

De Capoue à Hollywood

Gérard Lucas

De Varron à Psellos, en passant par Cicéron, Plutarque, Florus, Thémistius, Fréculphe de Lisieux, voici un florilège de textes grecs et latins avec leur traduction où apparaît, parfois allusivement, le nom de Spartacus. Puis il disparaît ... pour ressusciter au 18^e siècle et devenir l'emblème de luttes diverses ; c'est aussi cette trajectoire que tente de retracer dans ses grandes lignes ce volume à travers un choix de textes modernes. Mais la question reste posée :
qui était donc Spartacus ?

Tr@boules

Une collection dirigée par
Aline Canellis

Préface de l'éditeur

Depuis des décennies, c'est sous les traits célèbres et la plastique inégalée de Kirk Douglas, que le héros rebelle et tragique hante l'imagination fertile de toutes les générations, de sept à soixante-dix-sept ans...

Gérard Lucas, Maître de Conférences de Grec à l'Université Lumière Lyon 2, et jeune retraité, que passionnent toujours les recherches sur l'histoire ancienne – son volume sur Lyon, en collaboration avec J.-C. Decourt, demeure un *bestseller*¹ – a été, lui aussi, captivé par le *fatum* de Spartacus, gladiateur et meneur d'esclaves, qui a osé braver la puissance de Rome et défier la *Respublica*, à l'instar de quelques autres tout aussi illustres, Jugurtha ou Vercingétorix, entrés également dans la légende dorée de ces assoiffés de liberté fauchés par le glaive de la romanité...

Véritable enquête, menée avec une grande rigueur scientifique, ce livre s'attachant à la réalité et au mythe de Spartacus présente tous les avatars d'un héros émouvant et fascinant.

Nous remercions chaleureusement Claude Aziza d'avoir eu la gentillesse d'accepter de préfacier l'ouvrage, avec toute l'érudition et le soupçon de malice qu'on lui connaît...

Nous remercions également tous ceux qui ont accepté que soient reproduites des images, donnant ainsi un supplément d'âme et de vie à Spartacus.

Nous remercions enfin l'A.R.E.L.A.L. (Association régionale des enseignants de langues anciennes de Lyon) de nous avoir fait connaître le travail de notre collègue et ami Gérard Lucas, et nous espérons que ce nouveau *Spartacus* sera découvert avec délices par tous les amoureux de l'antiquité romaine.

Lecturi te salutant... !

¹ *Lyon dans les textes grecs et latins. La géographie et l'histoire de Lugdunum de la fondation de la colonie (43 avant J.-C.) à l'occupation burgonde (460 après J.-C.)*, Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1993, 174 p. (Travaux de la Maison de l'Orient).

Quelques mots mais pas plus...

« Je suis le pou de l'arène, pou de l'arène, pou de l'arène »

(Hymne des gladiateurs)

Cela commence comme une charade. Mon premier est un club sportif moscovite, mon second est un annuaire gay, mon troisième, un robot médical. Et mon tout, un gladiateur rebelle. Cela continue comme un oral de bac. De qui se réclamèrent les antiesclavagistes de la Révolution française ? Qui inspira les Garibaldiens de l'Unité italienne ? Qui guida les marxistes de la République de Weimar ? Qui nourrit l'inspiration des intellectuels communistes américains au tournant des années 1950 ? Une seule réponse : ce même gladiateur rebelle : Spartacus. Mythe à ce point fécond et plastique qu'on l'a, depuis des siècles, accommodé à toutes les idéologies et peint aux couleurs de toutes les fictions.

Et d'abord les faits, rapidement résumés.

Capoue, été 73 av. J-C. Une poignée de gladiateurs, en majorité gaulois, s'évade de l'école de Lentulus Batiatus. Ils battent la campagne, regroupent autour d'eux esclaves en fuite et paysans mécontents, se donnent un chef, Spartacus, un Thrace. Un berger devenu auxiliaire de l'armée romaine qu'il déserte ensuite, à moins qu'il n'ait été simplement qu'un prisonnier de guerre. Quelques victoires inattendues éveillent les craintes des Romains qui voient sans déplaisir Spartacus se diriger vers les Alpes, puis faire volte-face pour se réfugier à l'extrême pointe de l'Italie du Sud, en confiant ses espoirs à des pirates ciliciens qui les trahissent. Pris au piège par Crassus, il doit livrer un ultime combat, qui lui sera fatal,

sur les bords du fleuve Silarus. Six mille crucifiés entre Capoue et Rome montreront à tous que Rome n'est pas tendre envers les rebelles. Quant à Spartacus, il a déjà disparu au cours de la bataille.

Les historiens antiques ont vu en Spartacus le meneur d'une guerre d'esclaves, sans but politique défini. Non pas le libérateur d'un monde que Rome a asservi, ni le prophète d'une nouvelle société plus humaine et plus juste, figures qu'il incarnera, à partir du XVIII^e siècle. Faut-il alors entrer dans le détail des 15 tragédies 12 bandes dessinées, 11 films, 8 romans, d'un ballet soviétique et d'une comédie musicale française qui forment la constellation de la légende ? Où s'ajoute aujourd'hui une série télévisée. Retenons au moins une idée-force : rarement figure antique aura été à ce point trahie par ceux-là même qui ont voulu, au mieux, la glorifier, au pire la faire entrer dans un moule anachronique, au service de causes, dont la générosité et la justesse, souvent, indéniables, ont usé de Spartacus, comme d'un produit au label prestigieux, made in Antiquité, et donc dans le domaine public depuis deux millénaires.

Il fallait – après plusieurs tentatives, restées le plus souvent incomplètes – retrouver enfin toutes les couleurs du mythe de Spartacus, entre l'histoire et la fiction, entre Capoue et Hollywood (et Cinecitta). C'est avec un rare bonheur, une érudition sans faille et beaucoup de courage que Gérard Lucas, un helléniste de l'université Lumière-Lyon 2, s'est attelé à ce travail difficile, où la rareté des sources antiques fait un écho contrasté à l'abondance des avatars fictionnels.

Chacun pourra ainsi, après s'être plongé dans l'histoire (ou avant de le faire !), jouir des délices de la fiction, romans, BD, films et séries télévisées. Tant est riche et plastique le mythe de Spartacus et tant il a engendré de mythèmes.

Claude Aziza
Université de la Sorbonne Nouvelle

Avant-propos

Spartacus, encore ! Il faut bien admettre que le personnage et surtout ce qu'il symbolise sont d'un attrait puissant et que cet épisode de l'histoire romaine peut difficilement laisser indifférent.

Notre propos dans les pages qui suivent n'est pas de reprendre l'histoire de la révolte de Spartacus, ce qui, en français, a été fait pour l'essentiel dans les ouvrages de J.P. Brisson, *Spartacus*, de C. Salles, *Spartacus et la révolte des gladiateurs* et plus récemment par E. Teyssier, *Spartacus, entre le mythe et l'histoire*. Ces livres, avec tous leurs mérites, laissent aussi sur une petite insatisfaction : les auteurs y font un récit de la révolte de Spartacus en reconstituant l'ensemble d'après une compilation critique des sources auxquelles ils renvoient dans les notes. Mais on peut regretter de ne pas disposer de ces textes antiques et de leur traduction. C'est cette lacune que nous nous proposons de combler ici, en livrant textes, traductions, pistes de commentaires, prolongements littéraires, bref d'offrir un retour aux sources, et de proposer un outil à la fois pédagogique et scientifique.

Nous avons pris le parti de présenter les témoignages par ordre chronologique des auteurs. On voit ainsi que les textes les plus développés (du moins ceux qui nous sont parvenus) sont tardifs, puisque les auteurs rapportent des événements qui se sont déroulés, *grosso modo*, deux siècles avant ; du seul ouvrage contemporain qui donnait un récit détaillé des événements, les *Histoires* de Salluste, il ne nous reste plus que des fragments. Ce classement offre un avantage appréciable : il permet de mieux faire ressortir les filiations entre les textes. Les textes ont été tirés pour la plupart des sites web remacle.org et de l'UCL ; nous avons revu les traductions. Nous avons cependant jugé utile de préciser dans les notes à quelle édition de la CUF ou de la Loeb classical Library il convenait de se référer.

Nous avons fait précéder chaque texte de quelques rappels et renseignements qui nous ont paru nécessaires à la bonne compréhension du passage ; de même, chaque texte est suivi de

quelques éclaircissements et de renvois internes (T suivi du numéro du texte) à cette anthologie. Nous nous sommes efforcés de prendre en compte, dans les pistes de commentaire, les différentes études publiées dans les revues, études souvent contradictoires du fait que les auteurs disposent d'un ensemble de témoignages assez maigres, allusifs parfois, difficiles à décoder, mais aussi parce qu'elles peuvent être sous-tendues par des choix idéologiques. Comme il est parfois difficile d'accéder à ces articles, il nous a paru intéressant, dans la bibliographie, d'en offrir parfois un aperçu, emprunté à une revue scientifique ou élaboré par nos soins.

En ce qui concerne la chronologie, nous nous sommes appuyé sur le cadre fourni par J.P. Brisson (*Spartacus*, 1959) et C. Salles (*Spartacus et la révolte des gladiateurs*, 1990) ainsi que sur la chronologie des magistrats de Rome élaborée par T.R.S. Broughton, et avons jugé utile de livrer au lecteur un tableau analytique des événements rapportés par chacune de nos sources, en les regroupant par épisodes autant que ce pouvait l'être ; car les contradictions entre les sources rendent parfois cette élaboration difficile et incertaine ; aussi utilisera-t-on avec prudence ledit tableau.

Enfin, à titre de prolongement, nous avons choisi de présenter un certain nombre d'extraits d'œuvres, en français, mais aussi en anglais, qui ont contribué dès le 18^e s. à élaborer une image moderne du personnage, image qui transcende les faits antiques et nous apprend sans doute plus sur notre imaginaire que sur Spartacus lui-même.

Nous insistons sur le fait que nous n'avons aucune prétention à l'exhaustivité, tout juste espérons-nous que ce dossier ouvrira quelques pistes, que chacun pourra approfondir à sa guise.

*

* *

Esquissons très rapidement le cadre historique ; Michelet introduit et conclut ainsi les événements dans son *Histoire romaine*¹ :

« Pendant que Pompée combattait Sertorius, et Lucullus Mithridate, Rome n'avait eu que des généraux inhabiles pour la défendre d'un danger bien plus pressant. Une guerre servile avait éclaté (73-71), non plus en Sicile, mais en Italie même, aux portes de Rome, dans la Campanie. Et cette fois, ce n'étaient plus des esclaves laboureurs ou bergers ; c'étaient des hommes exercés exprès dans les armes, habitués au sang, et dévoués d'avance à la mort. Cette manie barbare des combats de gladiateurs était devenue telle qu'une foule d'hommes riches en nourrissaient chez eux, les uns pour plaire au peuple et parvenir aux charges où l'on donnait des jeux ; les autres par spéculation, pour vendre ou louer leurs gladiateurs aux édiles, quelquefois même aux factieux qui les lâchaient comme des dogues furieux sur la place publique, contre leurs ennemis et leurs concurrents. Un certain Lentulus Batiatus entretenait à Capoue des gladiateurs, la plupart gaulois ou thraces. Deux cents d'entre eux firent le complot de s'enfuir. Leur projet ayant été découvert, soixante-dix-huit qui en furent avertis eurent le temps de prévenir la vengeance de leur maître... *(le texte continue par le récit des opérations militaires qui suit de très près la narration de Plutarque)*

Crassus ne put empêcher son rival de recueillir encore la gloire de cette guerre. Pompée rencontra ce qui restait de l'armée des esclaves, les extermina, et rentra dans Rome avec la réputation (71) du seul général qu'eût alors la république. Crassus eut beau donner au peuple la dîme de ses biens, lui servir un festin de dix mille tables, et distribuer, à chaque citoyen, du blé pour trois mois, il n'obtint le consulat qu'avec la permission de Pompée, et concurremment avec lui. »

¹. *Œuvres complètes*, tome II, 1828-1831, éd. J. Viallaneix, Flammarion, 1972, p. 558-561.

En fait, loin d'être une exception, la révolte de Spartacus ne fut que le point d'orgue d'une série de guerres serviles qui secouèrent surtout l'Italie et la Sicile, dès le début du 2^e siècle avant J.-C.².

Après quelques soulèvements dans le Bruttium entre 190 et 186, il y eut ce qu'on nomme « la conspiration des Bacchanales », en Italie du sud, entre 186 et 181. Mais les plus marquantes sont les deux rébellions de Sicile : c'est d'abord la première guerre servile en Sicile, qui débute à Henna, en 140/139 av. J.-C. Cette rébellion se trouve un chef ; dirigée par le Syrien Eunous secondé par Cléon, elle dure environ jusqu'en 132³ et comptera, d'après les sources antiques, jusqu'à 200.000 esclaves ; pendant ces sept années, les rebelles s'organisent en un véritable état indépendant, de l'Est à l'Ouest de la Sicile, avec des villes comme Tauroménium, Henna, Morgantina, et, sur le modèle des états hellénistiques, fondent l'éphémère royaume d'Antiochus (nom royal séleucide pris par Eunous). Après avoir subi plusieurs défaites, les légions romaines l'emportent, sous le commandement du préteur Marcus Perpenna, puis du consul Publius Rupilius. De 104 à 100 av. J.-C., la Sicile connaît sa deuxième grande révolte, celle de Salvius-Tryphon et de son lieutenant Athénion, qui reste seul chef après la mort de Tryphon en 104 ; après avoir envoyé deux préteurs, Rome charge le consul Manius Aquilius de la répression du soulèvement. Condamnés à combattre au cirque, les survivants préfèrent s'entre-égorger plutôt que de servir de spectacle à la foule. Dans les deux cas, les légions romaines ont fini par triompher, mais après bien des revers.

Ainsi, la révolte de Spartacus n'est point un cas isolé ; sa durée et son ampleur ne peuvent même pas rivaliser avec la révolte d'Eunous ; sa répression ne fut ni plus ni moins sanglante que celles des autres soulèvements. Les opérations militaires et les défaites

². Mentionnons aussi la révolte d'Aristonikos (132-129) à Pergame ; en Sicile, sur les guerres serviles, voir essentiellement Diodore de Sicile, XXXV, 2, 1-48 et XXXVI 1, 1-10 ; voir aussi l'ouvrage de C. Salles, *Spartacus et la révolte des gladiateurs*, édition complexe, 1990, qui fait le point sur toutes ces révoltes.

³. L'historien C. Brennan a proposé une chronologie plus resserrée pour cette première guerre servile, entre 135 et 132.

infligées aux Romains ne sont pas non plus son apanage. Mais c'est la dernière révolte d'envergure... et surtout elle se déroule sur le sol italien ; et Rome a craint d'être assaillie ; de vieilles peurs ressurgissent et on retrouve parfois dans les textes un rapprochement entre Spartacus et Hannibal. Le thème de l'Italie ravagée (comme la Sicile l'a été) revient dans nombre de textes ; la guerre a été relativement courte, un peu plus de deux ans, mais les armées romaines ont subi au moins neuf défaites dans ce laps de temps. Et il ne faut pas moins de huit légions à Crassus pour vaincre l'armée des esclaves ; presque autant qu'il en faudra à César pour soumettre la Gaule. À quoi il faut ajouter le secours de Pompée.

On peut se demander pourquoi et comment Spartacus a pu devenir le symbole des révoltés et comment a pu se construire une image si connue et si noble, étant donné la maigreur des sources. Celles qui nous sont parvenues laissent entrevoir que cette guerre avait été largement traitée, peut-être de façon plus détaillée que les autres révoltes serviles⁴. Son déroulement sur le sol italien, dans le contexte très troublé de la fin de la République, n'est sans doute pas étranger à ce traitement privilégié : guerre sociale, guerres civiles, guerres contre Mithridate, révolte de Sertorius prennent place dans ce premier quart du 1^{er} siècle av. J.-C. Ajoutons que la répression fut l'œuvre de Crassus et Pompée, les deux plus hauts personnages du moment, qui formeront avec César le premier triumvirat en 60 av. J.-C. ; nous avons là un faisceau d'éléments qui peuvent expliquer pourquoi cette révolte fut l'objet d'attentions particulières de la part des historiens antiques ; c'est qu'elle ajoutait une difficulté intérieure aux lourdes guerres extérieures du moment. C'est probablement au moins autant ce contexte que Spartacus lui-même, sur qui on ne sait finalement presque rien, qui a attiré l'attention des historiens antiques sur la révolte.

Les deux seules narrations assez détaillées de la totalité de la révolte qui nous soient parvenues sont celles Plutarque et Appien, le premier mettant davantage l'accent que le second sur l'homme

⁴ Il est vrai que nous avons perdu l'ouvrage du Sicilien Caecilius de Kalè Aktè qui traitait des guerres serviles (voir T 37).

Spartacus. L'œuvre de Salluste qui traitait de cette révolte en détail ainsi que les livres de Tite-Live sont perdus ; les développements de Florus et Orose ne manquent pas d'intérêt mais relèvent davantage de la rhétorique et de l'apologétique que de l'histoire. Les autres textes sont beaucoup plus courts et évoquent la rébellion dans ses grandes lignes, ou s'attardent sur tel ou tel détail. Cependant, il est significatif que les abrégés d'histoire romaine, parfois même les simples listes de dates que constituent les chroniques ⁵, mentionnent souvent cette "guerre des fugitifs" (*bellum fugitiuorum*, expression fréquemment utilisée dans les textes), classée dans une typologie particulière au point qu'elle devient un archétype de la "guerre servile" (T 33, 35), à laquelle est associé un sentiment de honte pour Rome (T 33) ; le *bellum spartacium* figure au premier rang des *memorabilia*, au même titre que les invasions gauloises ou que l'épopée d'Hannibal en Italie. Les cruautés qui l'accompagnent retombent parfois sur son chef (T 18, 30, 50), dont le nom est très vite utilisé comme une invective. Mais les avis sont très partagés sur la perception de Spartacus : *princeps gladiatorum*, pour reprendre l'expression de Salluste, il est le chef de la lie de l'humanité, d'une bande de pillards, mais il n'est pas non plus dépourvu de qualités qui le rapprochent tantôt du Romain aux vertus traditionnelles (T 17), tantôt du Grec civilisé (T 9, 22) ; lucide et ennemi du pillage (T 10, Mb 98 C), courageux (T 30, 33), stratège remarquable (à ce titre il figure dans l'ouvrage de Frontin aux côtés des plus grands tacticiens), il est même parfois estimé innocent et victime d'un sort non mérité (T 1, 22). Mais pas de portrait très détaillé, mis à part les quelques lignes que lui consacre Plutarque. Cependant on relèvera que César lui-même, sans citer le nom de Spartacus, lui rend une forme d'hommage, ainsi qu'à ses compagnons de combat, lors d'une harangue qu'il adresse à ses officiers dont les troupes rechignent à marcher contre Arioviste et ses Germains ⁶ : les esclaves sont hissés au rang d'exemples incarnant les

⁵. Par exemple, Jérôme dans la *Hieronymi Chronicon* (éd. R. Helm, Berlin, 1956), traduction en latin et continuation de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée, note à la 3e année de la 176e olympiade *bellum gladiatorium in Campania*, et le triomphe de Crassus à la 3e année de la 177e olympiade

⁶. César, *Guerre des Gaules* I, 40, 5-6, éd. L.-A. Constans, CUF, 1961.

valeurs militaires traditionnelles (qu'ils ont puisées chez les Romains, bien évidemment !) :

Aut cur de sua uirtute aut de ipsius diligentia desperarent ? Factum eius hostis periculum patrum nostrorum memoria, cum Cimbris et Teutonis a C. Mario pulsus non minorem laudem exercitus quam ipse imperator meritis uidebatur ; factum etiam in Italia seruili tumultu, quos tamen aliquid usus ac disciplina quam a nobis accepissent subleuarent. Ex quo iudicari posse quantum haberet in se boni constantia, propterea quod quos aliquamdiu inermes sine causa timuissent, hos postea armatos ac uictores superassent.

« Quelles raisons de désespérer de leur propre valeur ou du zèle attentif de leur chef ? On avait déjà connu cet adversaire du temps de nos pères, quand Marius remporta sur les Cimbres et les Teutons une victoire qui ne fut pas moins glorieuse pour ses soldats que pour lui-même ; on l'avait connu aussi, plus récemment, en Italie, lors de la révolte des esclaves, et encore ceux-ci trouvaient-ils un accroissement de force dans leur expérience militaire et leur discipline, qualités qu'ils nous devaient. Leur exemple permettait de juger ce qu'on pouvait avec de la fermeté d'âme, puisque des hommes qu'on avait un moment redoutés sans motif quand ils étaient dépourvus d'armes, avaient été battus ensuite alors qu'ils étaient bien armés et avaient des victoires à leur actif. »

Passage qui montre l'impact de cette guerre chez ceux qui ont pu la vivre. Mais l'impression générale que laissent les textes anciens est celle d'un individu dangereux, chef de la lie de la société, un ennemi de l'intérieur, bref une face sombre. En revanche, Spartacus *bifrons*, à l'époque moderne, émerge clairement l'autre face, celle d'un gladiateur défenseur de la liberté, des faibles et des opprimés, qui trouve un large écho auprès des révolutionnaires, au point que le nom de Spartacus devint l'éponyme du puissant mouvement socialiste-révolutionnaire allemand de 1918-1919.

Nous nous bornons ici à signaler quelques étapes de la formation de cette image moderne du personnage. Pour plus de détails, nous renvoyons à deux ouvrages auxquels nous sommes

largement redevables, l'étude approfondie de Brent D. Shaw, *Spartacus before Marx*, et aux chapitres 7 et 8 de l'ouvrage de Th. Urbainczyk, tous deux signalés dans la bibliographie.

Bossuet dans la Neuvième époque de son *Discours sur l'Histoire universelle* (1681) consacre quelques lignes au rebelle : « Il n'y eût pas jusqu'à Spartacus gladiateur, qui ne crust pouvoir aspirer au commandement. Cet esclave ne fit pas moins de peine aux préteurs et aux consuls, que Mithridate en faisoit à Lucullus. La guerre des gladiateurs devint redoutable à la puissance romaine : Crassus avoit peine à la finir, et il fallut envoyer contre eux le grand Pompée ». Mais c'est au 18^e siècle que le personnage sort des textes anciens pour vivre une nouvelle vie ; la première manifestation est musicale et se fait à Vienne, dans un opéra du Napolitain Giusepe Porsile, *Spartaco*, sur un livret de Giovanni Claudio Pasquini ⁷. Mais surtout, dès le milieu du 18^e s., se dessine l'image d'un Spartacus emblème des victimes de toute tyrannie, sur les individus et les nations. Il devient un héros de la liberté et pour Voltaire, dans l'article « esclaves » d'une réédition en 1771 du *Dictionnaire philosophique*, la guerre de Spartacus est la seule justifiable : « Aucun législateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la servitude ; au contraire, les peuples les plus enthousiastes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les serfs. Le droit de vie et de mort sur eux était un des principes de la société. Il faut avouer que, de toutes les guerres, celle de Spartacus est la plus juste, et peut-être la seule juste ⁸ ». Affirmation qui ne manque pas d'étonner dans la bouche de Voltaire quand on se rappelle son point de vue sur la guerre, mais qui est confortée sans doute par les lignes qui suivent.

En effet, en France, une tragédie de B.J. Saurin, *Spartacus*, jouée en 1760, eut un succès retentissant, qui se propagea en Europe. Outre la mise en valeur de l'amour de la liberté chez le personnage,

⁷. Shaw 2, p. 6-8.

⁸. Ce passage ne figure plus dans les éditions actuelles du *Dictionnaire philosophique* qui reproduisent le texte de la première édition de l'œuvre.

Saurin introduit un aspect passionnel qui charge le drame de pathétique : Spartacus y est amoureux d'Émilie, la fille de Crassus, profond déchirement, cornélien au dénouement shakespearien. De cet amour étonnant on trouvera un écho dans le film de Ricardo Freda, où cette fois-ci, la fille de Crassus, qui a pour nom Sabine, fera succomber temporairement le valeureux gladiateur, pourtant amoureux de l'esclave Amytys. Et bien souvent dans les œuvres à venir les amours impossibles avec la fille de Crassus ou une noble Romaine vont estomper la prêtresse dionysiaque, compagne de Spartacus selon Plutarque. Voltaire adresse une lettre élogieuse à Saurin⁹ : « Je vous remercie de tout mon coeur monsieur. J'aime beaucoup [sic] Spartacus : voylà mon homme. Il aime la liberté, celui là. Je ne trouve point du tout Crassus petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. » Avec Saurin est ainsi constituée l'image d'un héros de la liberté, prêt à tout sacrifier pour elle, même son amour.

Parallèlement à ces œuvres littéraires, l'intérêt pour Spartacus s'accroît avec les travaux érudits du Président De Brosses¹⁰, qui publie à Dijon en 1777 les trois volumes de son *Histoire de la République romaine dans le cours du VIII^e siècle, par Salluste, en partie traduite du latin sur l'original, en partie rétablie & composée sur les fragments qui sont restés de ses Livres perdus, remis en ordre dans leur place véritable ou le plus vraisemblable*.

Quelques décennies plus tard, en Allemagne, Spartacus est porteur d'un message nationaliste dans le *Spartakus* de Franz

⁹. Référence fournie par Shaw 2, p. 38, n. 36 : Voltaire to Bernard Joseph Saurin, 5 Mai 1760 : D 8892 : Les Oeuvres complètes de Voltaire, t. 105 : Correspondance, t. 21 (Oxford : The Voltaire Foundation, 1971), 282-83 = no. 5982 [in] Correspondance, t. 5 : janvier 1758 – septembre 1760 (Paris : Gallimard, 1980), 894-96.

¹⁰. Signalons, avant la publication des *Histoires* de Salluste, la communication faite devant l'Académie le 6 mai 1768, « La seconde guerre servile, ou la révolte de Spartacus en Campanie. Fragments de Salluste, tirés des III^e et IV^e livres de son *Histoire générale*, » Mémoires de Littérature, tirés des registres de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. 37 (1774), 23-86.

Grillparzer, où en outre le héros éprouve une passion malheureuse pour la fille de Crassus, qui a pour nom Cornelia ¹¹...

Le 27 février 1861, Karl Marx adresse à Engels une lettre où il octroie au chef rebelle un brevet de révolutionnaire, représentant du prolétariat (voir IV. 2). Avec cette appréciation, Spartacus change de figure ; on reste dans le domaine politique, mais on passe du héros de la liberté des nations face aux tyrannies à l'esquisse du héros du prolétariat, symbole de la lutte des classes. Et dès 1873, un militant socialiste français, Benoît Malon, communalard de surcroît, commet un roman sur Spartacus.

Spartacus est ainsi devenu un symbole de la lutte des opprimés ; il ne pouvait en être autrement, on l'imagine mal porte-parole d'une classe dominante quelle qu'elle soit ; et pourtant, les objectifs poursuivis par Spartacus sont peu exposés dans les sources antiques qui nous sont parvenues ; s'il n'est pas impossible que la révolte d'Aristonikos se soit accompagnée d'un idéal social et politique qui s'exprimait dans la conception d'une cité plus ou moins utopique, Héliopolis (Strabon *Géographie*, XIV, 1, 38), conception à laquelle le philosophe stoïcien Blossius de Cumes, ami de Tiberius Gracchus, venu rejoindre Aristonikos (Plutarque, *Vie de Tiberius Gracchus*, 2 ; Valère Maxime, IV, 7, 1 ; Cicéron, *De amicitia*, 11), n'aurait pas été étranger, selon certains historiens – le débat est ouvert sur le sujet ¹² –, rien de tel chez Spartacus, chez qui on mentionne simplement le sens de l'équité dans le partage du butin (T 30, §116) ; les érudits, se fondant sur quelques indices épars glanés çà et là ont proposé des programmes ou stratégies à la révolte de Spartacus ; mais il faut bien reconnaître que ces spéculations restent fragiles et que la thèse inverse d'une révolte spontanée, sans stratégie concertée, est également soutenue. À la limite, peu importe ce que Spartacus pensa, l'important est qu'une telle multitude ait pu

¹¹. Nous n'avons pu trouver le texte de cette pièce.

¹². Parmi de nombreux articles, signalons Chr. Delplace, « Le contenu social et économique du soulèvement d'Aristonikos : opposition entre riches et pauvres ? », *Athenaeum* 66, p. 20 sqq ; L. Giangrande, « Les utopies grecques », *REA* 78-79, p. 120-128 (1977-78)

se rallier à lui. Et rien n'interdit par ailleurs de supposer que le sens de cette révolte ait pu changer au cours de son évolution, comme le suggère, entre autres, M. Brion (voir *infra* III 6).

Quoi qu'il en soit, le point de vue de Marx sera repris par Lénine, qui enfonce le clou lors d'une conférence sur l'État, le 11 juillet 1919 à l'université Sverdlov (voir p. 120). L'extrême gauche allemande rend hommage au chef des opprimés en choisissant son nom pour désigner ses membres, les spartakistes. Et pour finir, Staline fit référence à Spartacus dans un discours du 19 février 1933. Et l'historien A.W. Misulin publia en 1936 *Spartakovskoe vosstanie*, dont l'influence sur les historiens soviétiques fut déterminante¹³.

Dans sa lettre, Marx fait aussi explicitement référence à Garibaldi : c'est l'époque de libération nationale italienne, celle du *risorgimento*, et le rapprochement Garibaldi-Spartacus est significatif ; même tactique de guérilla, dans les mêmes contrées d'Italie du Sud, et Spartacus apparaît bien encore aussi comme un symbole de la lutte pour la liberté. C'est dans cette optique d'ailleurs que le romancier Raffaello Giovagnoli, partisan de Garibaldi, publie en 1874 un roman historique à la manière de Walter Scott, *Spartaco, Racconto storico del secolo VII dell' era romana*, qui rencontre un énorme succès, sera traduit (notamment en russe), maintes fois réimprimé et fournira la matière des premières adaptations cinématographiques. Une lettre de Garibaldi adressée à l'auteur (25 juin 1874)¹⁴ sert de préface : « *Spartaco, poi, come Cristo Redentore degli schiavi . . . possano i vostri concittadini ritemperarsi alla memoria di tanti eroi — che tutti dormono sulla terra compasta della stessa nostra creta — terra che non avrà più gladiatori — ma nemmeno padroni.* » Et Garibaldi de féliciter l'auteur de « servir la cause sacrée de la liberté » (*quando si serve la causa santa della libertà*). (voir p. 92).

¹³. Shaw renvoie sur ce point à une étude de Mouza Raskolnikoff, *La recherche soviétique et l'histoire économique et sociale du monde hellénistique et romain*, Strasbourg, 1975.

¹⁴. Citée par Shaw 2, p. 14, 40, n. 47.

Il ne saurait être question ici d'épuiser le sujet ; d'autres œuvres ont contribué à construire l'image de Spartacus, parmi lesquelles nous signalerons simplement, en Amérique, la pièce de Robert Montgomery Bird, *The Gladiator*, représentée pour la première fois à New York en 1831, pièce qui se fait l'écho des préoccupations politiques des classes moyennes ¹⁵. Au 20^e siècle, ce sont quelques romans qui alimenteront l'imaginaire : celui du romancier écossais Lewis Grassie Gibbon, *Spartacus*, en 1933, et, plus connus, celui d'Arthur Koestler, *The Gladiators (Spartacus dans sa traduction française)*, publié en 1939 et celui d'Howard Fast. C'est en prison que l'auteur, communiste, conçut son roman. Le maccarthisme faisait alors régner la censure la plus dure et le roman fut interdit de publication sur les ordres de J.E. Hoover alors chef du F.B.I. Il fut donc édité à compte d'auteur, en 1951. Le roman attira dès 1957 l'attention de Kirk Douglas, lequel conçut alors le projet d'en faire une adaptation cinématographique, qui vit le jour et connut le succès que l'on sait en 1960 ; et pour beaucoup, depuis ce film, Spartacus revêt les traits de Kirk Douglas. Le mythe est bouclé, pour l'instant.

La production littéraire qui s'est développée autour du personnage a donc été assez abondante et marquante ; cette production est inexistante dans le cas des autres chefs des révoltes siciliennes, moins charismatiques. L'aura de Spartacus vient peut-être aussi de ce que jamais, d'après les sources antiques, il n'a aspiré à une forme de royauté, contrairement à ce qui s'est passé en Sicile. Et finalement, l'absence d'informations précises sur les objectifs de sa révolte a laissé un champ libre où on a pu élaborer des images symboliques de ce qui pouvait être perçu comme une révolte pure contre tout pouvoir, toute forme d'oppression. C'est bien ce silence des sources qui a rendu possible le mythe Spartacus, dont la révolte a été interprétée à l'aune des préoccupations des diverses causes révolutionnaires, progressistes, évidemment. Faut-il regretter la perte de l'ouvrage de Salluste et des récits de Tite-Live ? Irrémédiable et regrettable pour les historiens, sans doute.

¹⁵. Shaw 1, p. 22.

Spartacus a fait aussi son chemin dans les autres arts. Dans l'Antiquité, on connaît une peinture murale, dans la maison du prêtre Amandus à Pompéi, datée au plus tard de 70-69 av. J.-C. (A. Maiuri, *Monumenti della pittura Antica Scoperti in Italia*, III, 2), qui représente un cavalier blessé à la cuisse au-dessus duquel on lit le nom Spartacus écrit en osque ; on pense à l'ultime combat de Spartacus, blessé à la cuisse, selon Appien (T 30), mais la représentation est contradictoire avec l'affirmation de Plutarque (T 22) selon qui Spartacus a sacrifié son cheval juste avant de se jeter dans la mêlée où il périt¹⁶. G. Ville et J.P. Brisson proposent d'y voir une représentation d'un combat de gladiateurs mimant la guerre de Spartacus (voir aussi Salles, 1990, p. 48-49).

En 1831, le roi Louis-Philippe, illustre révolutionnaire s'il en fut, fit dresser une statue de Spartacus, œuvre de Foyatier, dans le Jardin des Tuileries ; d'après le livret du Salon de 1827, Spartacus y est représenté au moment où il vient de briser ses fers et médite des projets de vengeance. Dans le même jardin fut érigé, en janvier 1875, le groupe du " Serment de Spartacus ", œuvre du sculpteur Barrias¹⁷ : Spartacus est debout, nu, auprès d'un esclave âgé, à l'agonie, crucifié à un arbre¹⁸. Voilà le très rapide (et non exhaustif) tour d'horizon qu'on peut dresser. Le site d'iconographie de Fr. Le Guévelou fournit bien d'autres documents.

À cela il convient d'ajouter quelques pièces de théâtre, films, ballets, œuvres musicales, bandes dessinées, dont nous donnons plus loin un aperçu succinct.

Pour conclure, disons que dans les sources antiques Spartacus n'était pas le héros ni le symbole des déshérités qu'il est devenu à

¹⁶. Voir Brisson 1959, p. 239 ; Kolendo 1990 ; Shaw 1, p. 15, donne une reproduction qu'il commente brièvement. Sur le web, <http://www.pompeiiinpictures.com/pompeiiinpictures/r1/1%2007%2007.htm>.

¹⁷. On trouvera un article détaillé de D. Bouquet, « Spartacus dans les arts plastiques » dans le dossier réuni par M. Eloy (rubrique revues pédagogiques, VI, 4,), p. 101-109.

¹⁸ En Italie, en 1851, le sculpteur Vincenzion Vela expose un Spartacus.

l'époque moderne ; il faisait davantage figure de personnage redoutable, de repoussoir, exprimant avant tout la crainte des Romains envers leurs esclaves¹⁹, même si on lui accordait parfois, à titre personnel, quelques mérites et des talents de stratège ; mais il était celui qui avait menacé Rome, l'ennemi public par excellence, au point que son simple nom servait à flétrir tout personnage suspect d'être une menace pour la *Res Publica*. Il est vrai que, les vainqueurs écrivant l'histoire, il y avait peu de chance que le point de vue adopté fût favorable (à l'exception du cas de Plutarque qui est plus nuancé) aux révoltés ; l'épisode fut cependant assez marquant pour figurer dans bon nombre d'abrégés de l'histoire romaine. À l'époque carolingienne, deux auteurs, Paul Diacre et Fréculphe de Lisieux, reprennent l'épisode sans rien y apporter de nouveau, car ils ne font que compiler Eutrope et Orose pour l'essentiel. Puis il y eut le long silence du Moyen-âge et de la Renaissance. Mais depuis le 18^e siècle, la force et le destin du personnage, qui renaît, résident davantage dans des constructions au service d'une « noble cause » ; c'est que, même si on ne connaît pas exactement le sens de sa révolte, il n'en demeure pas moins qu'une révolte est souvent porteuse d'espérance en un monde meilleur²⁰. C'est cet espace laissé à l'imaginaire qui a permis l'élaboration d'œuvres littéraires, musicales et cinématographiques, qui ont pris le pas à notre époque sur la réalité d'un passé qu'il est désormais encore plus difficile de cerner ; car l'aspect symbolique du personnage forme pour nous comme une couche qui s'ajoute aux silences des sources anciennes, que les études des érudits scrutent pourtant dans les moindres détails pour essayer de retrouver des bribes du passé et leur donner un sens. Ce Spartacus, *Spartacus noster*, nous renseigne plus sur nous que sur la réalité historique du personnage et de sa révolte. La force d'un mythe réside dans sa plasticité, attendons les avatars futurs du personnage.

¹⁹. Voir Urbainczyk, p. 81-91.

²⁰. Voir Acad.Bulg. 1977 : Stanev (N.).

I. Anthologie des sources

Varron (116-27 av. J.-C.)

1. Varron, *Res urbanae* ²¹

Ce fragment des *Res Urbanae* de Varron, ouvrage peu connu, nous est parvenu par l'intermédiaire d'un grammairien latin du 4^e s. ap. J.-C., Flavius Sosipater Charisius, auteur d'un *Ars grammatica* en cinq livres²². Le passage est extrait du livre I (133 K).

Innocente Varro de rebus urbanis III : Spartaco innocente coniecto ad gladiatorium.

Varron, *Res urbanae* livre III, *innocente* : « alors que Spartacus, bien qu'innocent, avait été condamné à la gladiature ».

L'intérêt de ce fragment est le qualificatif *innocente* appliqué à Spartacus ; ce qui permet de supposer que Spartacus n'était pas un criminel condamné pour un délit de droit commun ; ce renseignement est à rapprocher de Plutarque (T 22) et peut-être aussi de celui qui est fourni par Appien, lequel affirme que Spartacus avait servi comme légionnaire, information donnée aussi par Florus (T 33).

Voir bibliographie, Acad.Bulg. 1977 : Todorov, Kolendo 1978

²¹. H. Peter, *Historicorum romanorum fragmenta*, p. 236, Teubner (1883). Trad.or.

²². C. Barwick, *Charissi Artis Grammaticae Libri V*, p. 170, Teubner (1925, rééd. 1964).

Cicéron (106-43 av. J-C.)

2. Cicéron, *De suppliciis*, 1, 5-7, 9²³

Propréteur en Sicile de 73 à 70²⁴, Verrès fut aussitôt accusé de concussion par les Siciliens, qui s'adressèrent à Cicéron, lequel avait été questeur à Lilybée en 75, pour assurer leur défense. De retard en retard, le procès commença en août 70, un an donc après la fin de la révolte des esclaves. Après le premier discours, *In C. Verrem actio prima*, l'accusé préféra s'exiler. Ainsi, les cinq discours qui composent la seconde partie du procès ne furent jamais prononcés, mais ils furent publiés : *De praetura urbana*, *De praetura siciliensi*, *De frumento*, *De signis*, *De suppliciis*. Dans les premiers paragraphes du *De suppliciis*, Cicéron répond à une objection supposée du défenseur de Verrès, Hortensius, qui demande à ce que son client soit absous en raison de ses qualités militaires ; Cicéron s'emploie alors à démontrer l'argument.

1. Nemini uideo dubium esse, iudices, quin apertissime C. Verres in Sicilia sacra profanaque omnia et priuatim et publice spoliarit uersatusque sit sine ulla non modo religione, uerum etiam dissimulatione in omni genere furandi atque praedandi. Sed quaedam mihi magnifica et praeclara eius defensio ostenditur ; cui quemadmodum resistam, multo mihi ante est, iudices, prouidendum. Ita enim causa constituitur, prouinciam Siciliam uirtute istius et uigilantia singulari dubiis formidolosisque temporibus a fugitiuis atque a belli periculis tutam esse seruatam. (...) 5. Quid dicis ? an bello fugitiuorum Siciliam uirtute tua liberatam ? Magna laus et honesta oratio ; sed tamen quo bello ? Nos enim post illud bellum quod M. Aquilius confecit, sic accepimus, nullum in Sicilia fugitiuorum bellum fuisse. At in Italia fuit. Fateor, et magnum quidem ac uehemens. Num igitur ex eo bello partem aliquam laudis appetere conaris ? Num tibi illius uictoriae gloriam cum M. Crasso aut Cn. Pompeio communicatam putas ? Non arbitror hoc etiam tuae deesse impudentiae, ut quicquam eius modi dicere audeas. Obstitisti

²³. UCL, éd. Nisard (1840), trad. revue (= Cicéron, *Discours*, tome 6, éd. Bornecque-Rabaud, p. 6, CUF [1929]).

²⁴. Un scholiaste de Cicéron (Schol. Cic. Gronouiani, éd. Stangl) précise : *Trieno enim Verres egit praeturam in Sicilia : unum annum suum, alterum propter Arri mortem qui successurus Verri iter faciens in Siciliam in uia decessit, tertium propter fugitiuos. Alii autem aiunt : secundum propter fugitiuos et tertium propter Arrium.*

uidelicet ne ex Italia transire in Siciliam fugitiuorum copiae possent. Vbi, quando, qua ex parte ? cum aut ratibus aut nauibus conarentur accedere ? Nos enim nihil unquam prorsus audiuius, sed illud audiuius, M. Crassi, fortissimi uiri, uirtute consilioque factum ne ratibus coniunctis freto fugitiui ad Messanam transire possent, a quo illi conatu non tanto opere prohibendi fuissent, si ulla in Sicilia praesidia ad illorum aduentum opposita putarentur. 6. At cum esset in Italia bellum tam prope a Sicilia, tamen in Sicilia non fuit. Quid mirum ? ne cum in Sicilia quidem fuit eodem interuallo, pars eius belli in Italiam ulla peruasit. Etenim propinquitas locorum ad utram partem hoc loco profertur ? utrum aditum facilem hostibus an contagionem imitandi belli periculosam fuisse ? Aditus omnis hominibus sine ulla facultate nauium non modo disiunctus, sed etiam clausus est, ut illis quibus Siciliam propinquam fuisse dicis facilius fuerit ad Oceanum peruenire quam ad Peloridem accedere. 7. Contagio autem ista seruilis belli cur abs te potius quam ab iis omnibus qui ceteras prouincias obtinuerunt praedicatur ? An quod in Sicilia iam antea bella fugitiuorum fuerunt ? at ea ipsa causa est cur ista prouincia minimo in periculo sit et fuerit. Nam posteaquam illinc M. Aquilius decessit, omnium instituta atque edicta praetorum fuerunt eius modi ut ne quis cum telo seruus esset. (...)

9. Quid igitur ? nulline motus in Sicilia seruorum Verre praetore, nullaene consensiones factae esse dicuntur ? Nihil sane quod ad senatum populumque Romanum peruenerit, nihil quod iste publice Romam scripserit.

1. Juges, je le vois bien, personne parmi vous n'en doute : Verrès a dépouillé ouvertement en Sicile tous les édifices, sacrés comme profanes, publics et privés, et, à titre privé ou au nom de l'état, il s'est rendu coupable de tous les genres de vol et de brigandage, sans aucun scrupule, et sans s'en cacher. Mais on m'oppose pour sa défense un système merveilleux et brillant ; comment y répondre, juges, voilà ce à quoi il me faut aviser avant tout. En effet, on allègue comme défense que dans des circonstances critiques et effrayantes, sa valeur et sa rare vigilance ont préservé la Sicile des dangers de la guerre et de la fureur des esclaves révoltés. (...)

Que dis-tu ? Que par ta vaillance la Sicile a été délivrée de la guerre des esclaves fugitifs ? C'est une bien grande gloire et voilà des propos qui t'honorent ; mais pourtant, de quelle guerre parles-tu ? Car nous savons bien que, depuis celle qu'Aquilius a menée²⁵, il n'y a eu aucune guerre d'esclaves fugitifs en Sicile. Mais il y en avait une guerre en Italie ; cela est vrai, et même elle fut d'importance, et acharnée. Cherches-tu à en tirer quelque honneur ? Penses-tu partager la gloire de la victoire avec Crassus et Pompée ? Je pense qu'il ne manque même pas à ton impudence d'aller jusqu'à oser prétendre quelque chose de ce genre. Tu as sans doute empêché les révoltés de passer d'Italie en Sicile. Où ? Quand ? De quel côté ? Lorsqu'ils se disposaient à le faire sur des vaisseaux ou sur des radeaux ? De fait, nous n'avons jamais entendu dire rien de tel ; ce que nous avons entendu dire, c'est que par sa vaillance et son habileté Crassus, cet homme au très grand courage, les a empêché de passer à Messine sur les radeaux qu'ils avaient assemblés. On n'aurait pas eu tant de souci à empêcher cette tentative, si l'on avait pensé qu'il y avait alors en Sicile des forces suffisantes pour s'opposer à la descente des rebelles.

6. Mais, diras-tu, on faisait la guerre en Italie, et la Sicile, qui en est si voisine, a été épargnée. Quoi d'étonnant ? On a fait aussi la guerre en Sicile, sans que la paix ait été troublée en Italie : la distance est pourtant la même. Dans quelle intention la proximité des lieux est-elle alléguée ? L'invasion était-elle facile pour l'ennemi, ou la guerre, par la contagion de l'exemple, était-elle à craindre ? Mais pour des hommes sans navire, non seulement tout accès était coupé, mais encore absolument fermé ; ainsi, malgré cette proximité que tu évoques, il aurait été plus facile pour eux d'arriver à l'Océan que d'aborder à Pélore²⁶.

7. Quant à la contagion de l'exemple, pourquoi la mets-tu en avant, toi, davantage que tous ceux qui gouvernaient les autres provinces ? Serait-ce parce qu'il y avait déjà eu des guerres

²⁵. Consul qui mit fin à la seconde guerre servile de Sicile en 100 av. J.-C.

²⁶. Cap Pélore, promontoire de la Sicile, à l'endroit où le détroit de Messine est le plus rapproché de l'Italie.

d'esclaves fugitifs en Sicile ? Mais c'est précisément pourquoi cette province est et a été la moins exposée au danger ; car depuis que M. Aquilius l'a quittée, toutes les ordonnances et tous les édits des prêteurs ont interdit aux esclaves de porter une arme. (...)

(Suivent deux exemples qui montrent la rigueur avec laquelle furent appliquées ces mesures)

9. Quoi donc ! N'y a-t-il eu sous la préture de Verrès aucun mouvement, aucun soulèvement d'esclaves en Sicile ? Non, rien du moins qui soit parvenu à la connaissance du sénat et du peuple romain ; rien dont cet individu ait officiellement informé Rome.

Un rappel : l'argument d'Hortensius est habile, puisque Verrès aurait été un troisième vainqueur des esclaves en Sicile, province qui fut le cadre de deux révoltes à la fin du 2^e siècle av. J.-C.

Ce texte est le premier à nous renseigner explicitement²⁷ sur une tentative de Spartacus pour traverser le détroit de Messine sur des radeaux. Néanmoins, Cicéron attribue à Crassus un mérite que ce dernier n'a peut-être pas eu, l'échec de la traversée étant probablement en grande partie imputable, comme le suggère Florus, aux mauvaises conditions climatiques et aux difficultés naturelles. Quant à la participation de Verrès à la guerre contre Spartacus, si Cicéron la nie totalement, il convient cependant de ne pas oublier un fragment des *Histoires de Salluste*, IV, 32²⁸ : *C. Verres litora Italia propinqua firmauit*, « En raison de la proximité de l'Italie, Verrès fortifia le littoral ». L'orateur a tout intérêt à nier une quelconque participation de l'accusé aux efforts de guerre contre Spartacus, il faut lui retirer tout mérite, si minime soit-il. D'ailleurs, le fait même qu'il prenne soin de réfuter cette participation peut-être un indice en faveur de l'activité de Verrès !

Certains historiens²⁹ ont d'ailleurs entrepris de nuancer la vision que nous avons de Verrès et de montrer que son passage en Sicile ne fut pas entièrement négatif ; entre autres, ils montrent que le propréteur eut le devoir d'assurer l'approvisionnement en grain de Rome et de la plèbe (depuis 73, la *lex Terentia*

²⁷. Tentative signalée aussi très vraisemblablement par Salluste, IV, frg. 30 et 31 (voir le texte dans les notes accompagnant T 33). Nous utiliserons comme édition de référence pour ces fragments B. Maurenbrecher, *Historiarum reliquiae*, 1967, p. 170, Teubner.

²⁸. B. Maurenbrecher, *Historiarum reliquiae*, 1967, p. 170, éd. Teubner.

²⁹. Voir Havas 1969.

Cassia assurait à la plèbe une quantité énorme de blé gratuit), à une époque où l'*Vrbs* était « presque complètement privée du blé d'Italie à cause de Spartacus, du blé d'Hispanie à cause de l'activité de Sertorius, et de celui d'Asie à cause de la troisième guerre contre Mithridate. » En ce qui concerne plus particulièrement les mesures qu'il prit pour prévenir toute action de Spartacus, il fortifia le littoral, et adopta envers Messine, située au point le plus resserré du détroit, une politique habile, en lui procurant des avantages (ce qui, soit dit en passant, était aussi de son propre intérêt par ailleurs) susceptibles d'attacher la cité à la cause romaine ; c'est aussi à Messine qu'il fit crucifier un citoyen romain de Compsa, P. Gavius, qu'il accusa d'espionnage pour Spartacus³⁰. Ainsi relève t-on dans le *De suppliciis*, 161 :

Tum iste, se comperisse eum speculandi causa in Sicilam a ducibus fugitiuorum esse missum ; quouis rei neque index neque uestigium aliquod neque supicio cuiquam esset ulla ; deinde iubet undique hominem uehementissime uerberari »

« Alors celui-ci (Verrès) dit avoir eu la preuve qu'il (Gavius) avait été envoyé en Sicile par les chefs des esclaves fugitifs pour espionner : de ce fait, aucune dénonciation, aucune trace, aucun soupçon chez personne ; puis ordre est donné aux six licteurs à la fois de frapper l'homme avec le plus de violence possible. »

Le simple fait d'avoir fait exécuter un citoyen romain est un crime énorme, impardonnable ; néanmoins, certains historiens modernes penchent vers l'idée que la révolte de Spartacus ne fut pas uniquement le fait d'esclaves ou de déshérités, mais qu'elle reçut aussi l'appui d'Italiens libres qui se sentaient lésés par Rome et voulaient prendre leur revanche de la guerre sociale³¹. De plus, ainsi que le fait remarquer Chr. Dumont³², Carcopino a montré dans une étude qu'il a consacrée au cas de Gavius qu'en cas de guerre la législation est exceptionnelle et que la citoyenneté de Gavius se retournait contre lui, la loi ne sachant protéger un déserteur ou transfuge qui s'est mis hors de la cité.

Voir aussi sur l'échec du passage en Sicile, voir T 22 (Plutarque), 30 (Appien), 33 (Florus).

D'autres rapides allusions à la guerre servile de Spartacus émaillent les discours de Cicéron, tantôt pour renvoyer à l'événement, tantôt pour dénigrer un adversaire, tantôt pour célébrer Pompée comme vainqueur de cette guerre. Citons à

³⁰. Cicéron, *De signis*, X, 24-26, et *De suppliciis*, V, 61, 158-170.

³¹. Voir Piccinin 2004.

³². Voir Dumont 1987, p. 275-276, se réfère à J. Carcopino, « Observations sur le *De suppliciis* », dans *Revue Internationale des Droits de l'Antiquité*, 4, 1950, p. 230-262.

II. Spartacus sur la scène

Comme on a pu le remarquer à la lecture des textes antiques et des rares reprises médiévales, il est impossible de constituer une biographie suivie de Spartacus, voire de donner un sens explicite à ses desseins, hors le fait d'échapper à la chaîne de l'esclavage. Il ressort même des sources que les révoltés étaient eux-mêmes en désaccord entre eux, d'où des scissions qui ont contribué à l'affaiblissement de la révolte. Quant à la personnalité de Spartacus, son passé, peu de choses nous sont parvenues. C'est précisément cette absence qui a stimulé l'imagination des écrivains, et que ce soit pour les besoins de la dramaturgie ou d'une intrigue romanesque, ils ont puisé dans les recettes que leur proposaient et leur art et la sensibilité de leur époque. D'où l'invention d'un entourage proche de Spartacus, femme, enfant ; d'où aussi, souvent, mais pas systématiquement, l'invention d'amours cornéliennes impossibles, partagées ou non d'ailleurs, pour donner de l'épaisseur dramatique à l'ouvrage en imaginant coups de théâtre et renversements de situations ; dans cette optique, quoi de plus normal que d'aller choisir parmi les proches de son ennemi, Crassus, l'objet d'une passion funeste. Le cinéma reprendra cette tradition, jusqu'au film de Kubrick, inspiré de Fast, qui se rapprochera de Plutarque en faisant d'une esclave, Varinia, l'unique compagne de Spartacus.

1. *Spartaco* de Giuseppe Porsile et Claudio Pasquini

Dans un article daté de 2006 et disponible sur le web ¹⁶², « Spartacus in the Enlightenment » (p. 3-6), J. Bokina (University of Texas-Pan American), examine la figure de Spartacus telle qu'elle apparaît au 18^e et 19^e s. dans quatre œuvres et consacre un

162.

http://citation.allacademic.com/meta/p_mla_apa_research_citation/1/4/0/8/4/pages140844/p140844-5.php

développement à sa première réapparition après le long silence qui suit son attestation dans les sources antiques et sa quasi disparition dans les lettres au moyen-âge et à la renaissance. C'est au 18^e siècle que le personnage sort des textes anciens pour vivre une nouvelle vie. La première manifestation est musicale et a lieu à Vienne, dans un opéra du Napolitain Giuseppe Porsile, attaché depuis 1720 à la cour de Vienne : *Spartaco*, sur un livret de Giovanni Claudio Pasquini (1695-1763) lui aussi au service des Habsbourg. Le sujet choisi pour un opéra est étrange et inhabituel, la tradition étant de traiter de sujets mythologiques ou héroïques tirés en général de la vie des grands hommes illustres de l'histoire antique. C'est sur ordre de l'empereur que l'unique représentation se tient lors des fêtes du carnaval, au Kleines Hoftheater de Vienne, le 21 février 1726 ; le rôle de Spartacus fut interprété par Francesco Borosini ; l'opéra remporte un succès d'estime ; il sera peu repris ¹⁶³.

Ce Spartacus n'a guère d'autre rapport avec l'histoire que son nom et le cadre où il se déroule, Capoue. La distribution le présente comme *Padrone di Capua*, une sorte de roi ou de seigneur (*sic*), au comportement détestable avec ses sujets, ses proches, tant il se montre méprisant, ivrogne, coureur de jupons, doté de tous les vices que la possession du pouvoir peut entraîner. Il est tombé amoureux d'une captive, Vetturia, une jeune femme de la noblesse romaine, laquelle est amoureuse de Licinius, qui n'est autre que le fils de Crassus, déguisé et incognito. Or Spartacus a décidé d'unir ce dernier à sa fille Gianisbe ; mais celle-ci, attirée par le pouvoir, a jeté son dévolu sur Popilius, un Romain proche de Spartacus. Au terme de retournements de situation multiples, Spartacus condamne les deux Romains à se battre à mort dans l'arène, et devant leur refus de combattre, il se propose de les livrer aux lions. Mais pendant qu'il est perdu dans ces occupations futiles, l'armée romaine conduite par Crassus attaque Capoue. Spartacus est vaincu, humilié, ridiculisé. Le pouvoir retourne à un véritable roi, Crassus, qui restaure un ordre juste, cependant que Licinius et Vetturia, Popilius et Gianisbè s'apprêtent à célébrer leur union dans la joie. On peut interpréter

¹⁶³. Shaw 2, p. 6-8.

cette intrigue où Spartacus sert finalement de faire-valoir à Crassus comme une fable sur le pouvoir qui nécessite des qualités de noblesse dont est dépourvu ce rustre. Bref, une manière de traiter le thème du pouvoir dans le cadre du Carnaval, où presque tout est permis et inversé, au moins provisoirement, mais où le bien et le noble finissent par l'emporter. Spartacus n'a pas encore fait sa mue en héros de la liberté ou porte-parole des opprimés. C'est avec la pièce de Bernard Saurin qu'il entame cette nouvelle vie. Quant à l'opéra, d'autres œuvres le prendront comme héros (voir présentation du roman de Giovannoli).

Bibliographie : H. Mayer Brown, G. Porsile. G.Cl. Pasquini, *Spartaco*, New-York (Garland, 1979) donne le livret et la partition avec une introduction. J. Bokina, *Opera and politics : from Monteverdi to Henze*, Yale University Press (1997).

2. *Spartacus*, tragédie de Bernard Joseph Saurin

En 1673, Racine évoque Spartacus, « un esclave, un vil gladiateur » dans *Mithridate* (v. 822), mais c'est à Saurin que revient l'initiative de composer une tragédie complète dont Spartacus est le héros. Bernard Joseph Saurin, avocat, poète et auteur dramatique, proche des philosophes, en particulier de D'Helvétius, est né et mort à Paris (1706-1781) ; sa tragédie, *Spartacus*, est représentée pour la première fois à la Comédie-Française le 20 février 1760, avec succès puisque jouée neuf fois ; la pièce est reprise en février 1772 et le 20 août 1818. Condorcet, qui fut élu par l'Académie Française pour succéder à Saurin, rappelle dans son discours de réception le 21 février 1782 : « On admira dans Spartacus le caractère neuf au Théâtre d'un Héros généreux, armé pour venger l'Univers opprimé par les Romains ; et l'on applaudit avec transport à un grand nombre de Vers qui, pour nous servir d'une expression consacrée par M. de Voltaire, étoient frappés sur l'enclume du grand Corneille. » Diderot est en revanche beaucoup plus critique et juge la pièce ennuyeuse, l'intrigue mal bâtie, (Lettre à Sophie Volland du 1^{er} juillet 1760) : « on n'y est ni transporté d'admiration, ni ému d'une commisération forte, ni touché d'horreur. On ne sait pour qui s'intéresser. »

La pièce, en cinq actes d'une facture classique, se déroule dans le camp de Spartacus, après la prise de Tarente. Signalons que Saurin fait de Spartacus un esclave aux origines prestigieuses, puisqu'il est le fils d'Arioviste, ascendance évoquée trois fois dans le cours de la pièce, dont voici un résumé succinct :

À l'ouverture de l'acte 1, Noricus, un lieutenant de Spartacus, expose son dilemme à son confident : les Romains offrent la liberté aux Gaulois dont il est le chef, mais, malgré sa jalousie pour Spartacus, il le suivra car Rome a tué son fils ;

cependant on annonce la mort de la mère de Spartacus, prisonnière de Crassus, qui s'est poignardée, pour ne pas avoir à fléchir son fils. À la fin de l'acte 1, on apprend la capture de la fille de Crassus par les rebelles.

Dans les actes 2 et 3, Émilie, la fille de Crassus, avoue à sa suivante son admiration et son amour pour Spartacus, qui l'a sauvée de la mort lors de la prise de Tarente. Spartacus, qui apprend l'identité de la jeune femme, laisse cependant paraître son amour. Il résiste aux instances de ses troupes qui veulent la sacrifier. Messala, un envoyé de Crassus, vient offrir une rançon, que Spartacus refuse aussi ; mais il décide de libérer Émilie.

L'acte 4 commence par un affrontement entre Noricus et Spartacus qui a traité indûment Noricus de lâche lors d'un combat avec les Romains ; mais devant tous les chefs réunis, Spartacus présente des excuses publiques. Crassus vient en personne avec une ambassade pour faire des offres de paix à Spartacus, allant même jusqu'à lui proposer la main de sa fille. Mais Spartacus refuse pour pouvoir continuer la lutte.

Acte 5 : Noricus déplore la décision de Spartacus. Alors que le combat va commencer, Émilie vient pour essayer de fléchir Spartacus et le faire renoncer à la guerre, allant jusqu'à tenter de se poignarder devant le refus de Spartacus : au moment fatidique, un messenger vient annoncer à Spartacus la trahison de Noricus, passé aux Romains avec ses Gaulois. Spartacus va se jeter dans la mêlée, où il tue le traître ; capturé il est conduit devant Crassus, qui repart au combat réduire les derniers résistants. Laissé seul avec Émilie, Spartacus refuse de fléchir aux prières d'Émilie et lui demande une arme pour se donner la mort. Émilie, après s'être poignardée de désespoir, lui tend son arme et Spartacus la suit dans la mort. Crassus, de retour, ne peut que recueillir les derniers mots de Spartacus, en l'honneur de la liberté.

Le texte intégral de la pièce est disponible et téléchargeable dans la base Gallica de la Bibliothèque Nationale de France¹⁶⁴ ou sur le site suivant : http://www.theatre-classique.fr/pages/programmes/edition.php?t=../documents/SAURIN_SPARTACUS.xml

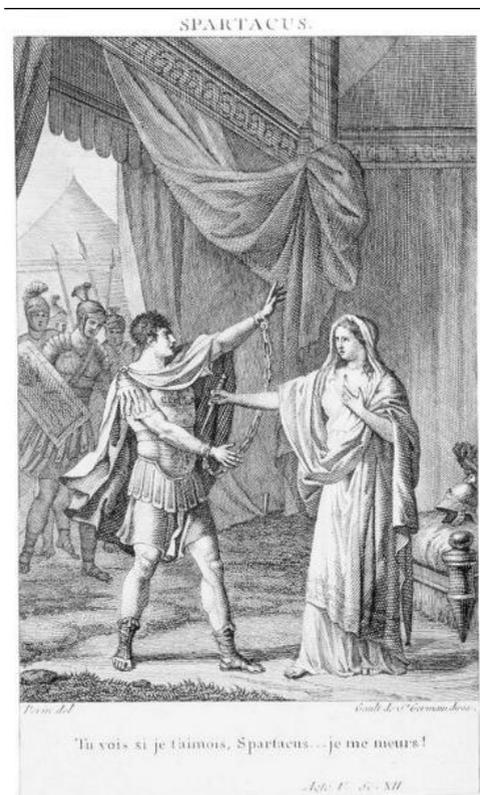
On constate à la lecture de l'intrigue que Saurin s'est peu soucié de la vérité historique, que le déroulement des événements n'a rien à voir avec ce qu'on connaît de la révolte à travers les sources antiques ; dans la scène d'ouverture, son ascendance royale, la volonté de venger la mort de sa mère victime de Rome font douter ses compagnons de lutte de la sincérité de son engagement pour la liberté ; et pourtant, pour la première fois, le personnage de Spartacus est érigé en symbole de la liberté, même si, pour les besoins de la dramaturgie, il est au centre d'une intrigue

¹⁶⁴ <http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=NUMM-89639>

cornélienne, où sa vie sentimentale joue un grand rôle ; mais le héros préfère bien la liberté à l'amour.

Bibliographie : analyse de la pièce dans J. Bokina « Spartacus in the Enlightenment », p. 7-10.

Frontispice : *Spartacus*¹⁶⁵, tragédie par B.-J. Saurin (1760)



¹⁶⁵ Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française Spartacus [Document électronique] : tragédie / par B.-J. Saurin ; site

http://cesar.org.uk/cesar2/imgs/images.php?fct=edit&image_UOID=34962

Table des matières

QUELQUES MOTS MAIS PAS PLUS.....	13
AVANT-PROPOS.....	15
I. ANTHOLOGIE DES SOURCES.....	29
1. Varron, <i>Res urbanae</i>	29
2. Cicéron, <i>De suppliciis</i> , 1, 5-7, 9	30
3. Cicéron, <i>De Haruspicum Responsis</i> , 26, 7	35
4. Cicéron, <i>Epistulae ad Atticum</i> , 6, 2, 8	37
5. Cicéron, <i>Paradoxa Stoicorum</i> , 4, 29-30	39
6. Cicéron, <i>Philippiques</i> , 3, 21	40
7. Cicéron, <i>Philippiques</i> , 4, 15	41
8. Cicéron, <i>Philippiques</i> , 13, 22	41
9. Diodore de Sicile, <i>Bibliothèque historique</i> , 38/39, 21	42
10. Salluste, <i>Histoires</i> , III (Fragments 96-99)	43
11. Horace, <i>Epodes</i> , 16, 1-10	52
12. Horace, <i>Carmina</i> , III, 14, 13-20	54
13. Tite-Live, <i>Periochae Librorum A. V. C.</i> 95, 96, 97 ...	55
14. Sénèque L'ancien, <i>Controversiae</i> , VII, 2, 7	58
15. Velléius Paternulus, <i>Histoire Romaine</i> , 2, 30, 5	60
16. Pline l'Ancien, <i>Histoire Naturelle</i> , XV, 125	61
17. Pline l'Ancien, <i>Histoire Naturelle</i> , XXXIII, 49-50	63
18. Sex. Iulius Frontinus, <i>Les stratagèmes</i> , I, 5, 20-22 ..	65
19. Sex. Iulius Frontinus, <i>Les stratagèmes</i> , I, 7, 6.....	66
20. Sex. Iulius Frontinus, <i>Les stratagèmes</i> , II, 8, 34.....	66
21. Lucain, <i>La Pharsale</i> , II, 544-554	68
22. Plutarque, <i>Vie de Crassus</i> , 8-11	71
23. Plutarque, <i>Vie de Crassus</i> , 36, 2	83
24. Plutarque, <i>Vie de Pompée</i> , 21, 1-4 et 31, 9-12	83
25. Plutarque, <i>Vie de Caton le Jeune</i> , 8	85
26. Tacite, <i>Annales</i> , III, 73	86

27. Tacite, <i>Annales</i> , XV, 46	87
28. Suétone, <i>Vie d'Auguste</i> , III, 1-2	88
29. Appien, <i>Histoire romaine</i> , XII, 109, (<i>Mithridatica</i>)	90
30. Appien, <i>La guerre civile</i> , I, 14, 116-121	91
31. Fronton, <i>Ad Verum Imp. Epistulae</i> , 2, 1, 20, 1.....	101
32. Fronton, <i>Principia Historiae</i> , 2, 18, 6.....	102
33. Florus, <i>Tableau de l'histoire du peuple romain</i> , II, 8 (III, 20)	103
34. Aélius Hérodien, <i>De prosodia catholica</i> ,.....	107
3,1 149 18.....	107
35. L. Ampelius, <i>Liber Memorialis</i> , 41, 1	108
36. L. Ampelius, <i>Liber Memorialis</i> , 45, 3	109
37. Athénée, <i>Les deipnosophistes</i> , 6, 272F-273A	109
38. Thémistius, <i>Περὶ τῶν ἡτυχηχότων ἐπὶ Οὐάλεντος</i> , 86b-87a	111
39. Eutrope, <i>Abrégé</i> , VI, 6	114
40. Ammien Marcellin, <i>Histoires</i> , XIV, 11, 33-34	115
41. Julien, <i>Les Césars</i> , 24	116
42. Symmaque, <i>Lettres</i> , II, 46, 1-2	117
43. Augustin, <i>La cité de Dieu</i> , III, 26	118
44. Augustin, <i>La cité de Dieu</i> , IV, 5	119
45. Claudien, <i>In Rufinum</i> , I, 254-256	121
46. Claudien, <i>De bello getico</i> , 154-159	121
47. Synésius, <i>Oratio de regno</i> , 22	123
48. Panégyrique de l'Empereur Théodose, XII, 23	126
49. Orose, <i>Histoires (Contre les paiens)</i> V, 22, 8	127
50. Orose, <i>Histoires (Contre les paiens)</i>	128
V, 24, 1-8, 18-19	128
51. <i>Histoire Auguste (Les deux Maximins)</i> , 9	132
52. Sidoine Apollinaire, <i>Poèmes (Carmina)</i> , II, 235-242	134
53. Sidoine Apollinaire, <i>Poèmes (Carmina)</i> ,.....	135
IX, 239-243, 250-253	135
54. Sidoine Apollinaire, <i>Lettres</i> , III, 13, 10	136
55. Justinien, <i>Digesta Iustiniani</i> , XLI, 2, 3, 10	136
56. Michel Psellos, <i>Chronographie</i> , VI, 134	137

1. Bilinguisme : <i>Paeanii translatio d'Eutrope, Breviarium ab urbe condita, VI, 7, 6</i>	139
2. <i>Paul Diacre et l'Historia miscella, VI, 7</i>	139
3. <i>L'Historia miscella</i>	140
4. <i>Fréculphe de Lisieux, Chronique, VI, 16</i>	141
5. <i>La révolte de Spartacus présentée dans une compilation de manuel scolaire</i>	143
ANNEXES	147
1. <i>Chronologie des événements</i>	147
2. <i>Carte des lieux cités dans les textes de l'anthologie</i>	154
II. SPARTACUS SUR LA SCENE	155
1. <i>Spartaco de Giuseppe Porsile et Claudio Pasquini</i> . 155	
2. <i>Spartacus, tragédie de Bernard Joseph Saurin</i>	157
3. <i>Robert Montgomery Bird et The Gladiator</i>	172
4. <i>Les esclaves d'Edgar Quinet</i>	183
5. <i>Quelques autres pièces</i>	187
6. <i>Ballet et Comédie musicale</i>	188
III. SPARTACUS DANS LA FICTION ROMANESQUE	191
1. <i>Benoît Malon, Spartacus ou la guerre des esclaves (1873)</i>	191
2. <i>Raffaello Giovagnoli, Spartaco, racconto storico del secolo VII dell'era volgare (1874)</i>	196
3. <i>Lewis Grassic Gibbon, Spartacus (1933)</i>	215
4. <i>Arthur Koestler, Spartacus (1938)</i>	217
5. <i>Howard Fast, Spartacus (1951)</i>	227
6. <i>Quelques autres romans et biographies</i>	240
IV. ÉCRITS DIVERS SUR SPARTACUS	249
1. <i>Victor Duruy, Histoire des Romains, septième période, chap. 49</i>	249
2. <i>Extrait d'une lettre de Marx à Engels</i>	254
3. <i>Lénine, Conférence prononcée le 11 juillet 1919 à l'université Sverdlov (De l'état)</i>	255
4. <i>Marcel Ollivier</i>	256

5. <i>Albert Camus, L'homme révolté</i>	259
V. SPARTACUS EN IMAGES	263
1. <i>Petite filmographie</i>	263
2. <i>Bande dessinée</i>	271
3. <i>Iconographie</i>	271
VI. BIBLIOGRAPHIE	273
1. <i>Articles de dictionnaires ou encyclopédies</i>	273
2. <i>Ouvrages sur le contexte historique de la révolte de Spartacus</i>	273
3. <i>Articles de revues et colloques</i>	280
4. <i>Spartacus sur le Web et dans les revues pédagogiques</i>	299
VII. INDEX	305
TABLE DES MATIERES	311